

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|     |     |     |     |     |     |     |     |     |     |     |     |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
|     |     |     |     |     |     |     |     |     | ✓   |     |     |

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

II

Nous reviendrons maintenant aux fugitifs que nous avons abandonnés au moment où, après avoir franchi la porte secrète

de la pire espèce, ils nous suivent de très près, ne craignez-vous pas qu'ils nous rejoignent bientôt ?

— Cela n'est pas à redouter.

— Comment cela ? reprit don Luis.

— Parce que nous avons, ou du moins nous aurons bientôt au moins deux heures d'avance sur eux.



— Voilà nos gens, dit Aramburi, en étendant le bras vers le tourbillon de poussière.

du Tambo de la " Merced, " ils s'éloignaient à toute bride, sous la direction d'Aramburi le contrebandier.

Après avoir tourné le village à une assez grande distance pour ne pas être aperçus, ils s'étaient jetés sous bois, avaient fait un crochet, et ralentissant peu à peu leur allure, s'étaient engagés dans une route assez large, conduisant directement au Cerro de " Bachinaba. "

— Rien ne nous presse, dit Aramburi, prévenant une question que don Luis se préparait à lui adresser, laissons souffler nos chevaux, ne les fatiguons pas, nous aurons bientôt besoin de toute leur vigueur.

— Les gens lancés après nous ont à leur tête un misérable

— Je vous avoue, mon ami, que je ne vous comprends pas ; lorsque nous sommes arrivés à Arabichi, nous avons à peine une heure et demie d'avance sur eux.

— Eh bien, Seigneurie ?

— Nous sommes restés au moins une heure à Arabichi ?

— Qu'importe cela, Seigneurie ? vous avez perdu une heure, je le veux bien, mais eux ils en perdront deux, sinon trois.

— Voilà qui demande explication.

— Oh ! l'explication ne sera pas longue.

— Voyons-là ?

— Les alguazils ne sont aimés nulle part : à tort ou à raison

partout où ils vont on leur est hostile ; jamais on ne leur donne du premier coup, quand on consent à les leur donner, ce qui est rare, les renseignements qu'ils demandent ; à Arabicht plus qu'ailleurs ils sont détestés, je parle en connaissance de cause, fit-il en souriant : la seule personne qu'ils puissent interroger afin de savoir quelle route vous avez prise, est le senor Miguel Carnero, patron du Tambo de la " Morced, " n'est-ce pas ?

— En effet, lui seul peut donner des renseignements exacts sur nous.

— Ce qu'il se gardera bien de faire.

— Je le crois.

— Moi, j'en suis certain ; quand même il ne tiendrait pas à vous rendre service, sa haine contre les alguazils l'engagerait tout naturellement à les tromper ; il les lancera, après bien des tergiversations, sur une fausse piste ; probablement il les enverra à Todos Santos, c'est-à-dire qu'il les fera retourner sur leurs pas sans qu'ils s'en doutent.

— Je l'admets, mais à Todos Santos ?

— On leur dira, après bien des pourparlers inutiles, qu'on ne vous a pas aperçu ? Ils comprendront qu'on les a trompés.

— Vous voyez bien ?

— Seigneurie, de Arabicht à Todos Santos, il faut une heure, autant pour revenir, calculez maintenant le temps perdu à se renseigner, et vous reconnaîtrez que ce ne sont pas deux heures, mais trois, que nous avons d'avance sur eux.

— C'est vrai, j'en conviens ; approchons-nous de la montagne ? on ne voit rien sous ce couvert.

— Bientôt, nous allons commencer à en gravir les pentes, Seigneurie, et les pentes de la Sierra de los Tephehanes sont rudes de toutes les façons ; vous vous en apercevrez bientôt.

— Les routes sont mauvaises ?

— S'il n'y avait que cela, ce ne serait rien, Seigneurie.

— Bon ! qu'avons-nous donc à redouter de plus ?

— Les fauves de toutes sortes, à deux pieds et à quatre pattes ; mais les premiers sont les plus redoutables.

— Que voulez-vous dire ?

— Depuis plus d'un mois, tous les sentiers de la Sierra sont gardés par les Cortacaminos.

— J'ai entendu souvent parler de ces bandits ; sont-ils véritablement aussi redoutables qu'on le prétend ?

— Beaucoup plus, Seigneurie, ils ont des ramifications partout : ici ils sont les maîtres.

— Alors nous allons nous jeter dans la gueule du loup ?

— Pas tout à fait, je l'espère : je les connais, souvent je leur ai fourni des renseignements et des avertissements précieux ; vous le savez, Seigneurie, de bandit à contrebandier. il n'y a que la main : peut-être par considération pour moi vous laisseront-ils passer ; d'ailleurs vous êtes proscrits, ce qui pour eux est une sérieuse considération, une garantie.

— Mais, s'ils refusent ?

— Alors nous n'aurons plus que deux choses à faire.

— Voyons.

— Ou l'un payer rançon.

— Jamais ; je suis généreux, mais je ne consentirai jamais à être rançonné.

— Alors, bataille !

— Bataille, soit.

— Permettez-moi de vous faire observer qu'ils sont nombreux ; que nous ne sommes que trois et que de plus nous avons une dame avec nous.

— C'est vrai ; murmura tristement don Luis.

— Ne vous occupez pas de moi, dit dona Mercedes de sa voix douce et harmonieuse, jamais, quoi qu'il arrive, je ne tomberai vivante entre les mains des alguazils ou dans celles des bandits ; j'ai des armes, je saurai me défendre et mourir s'il le faut. Luis, souvenez-vous de votre promesse !

— Mercedes ! songez que vous êtes tout pour moi.

— C'est pour cela qu'il faut nous défendre, dit-elle avec énergie.

— Vous avez raison, senora, dit le contrebandier, mieux vaut se faire tuer bravement que de tomber aux mains de misérables sans pitié et qui n'ont ni foi ni loi.

— A la bonne heure ! s'écria-t-elle, nous nous défendrons, je le veux.

— Soit ; dit don Luis avec une sombre résolution, et malheur à ceux qui essayeront de nous barrer le passage.

— Je ne demande pas mieux que de brûler de la poudre, reprit le contrebandier, êtes-vous bien armés ? quant à moi j'ai deux bons revolvers à six coups et ma carabine, sans compter mon lasso, mon couteau et mon machete : treize coups à tirer sans recharger ce qui est quelque chose.

Don Luis sourit.

— En effet c'est quelque chose, dit-il ; dona Mercedes, ma femme, a quatre revolvers à six coups, deux à la ceinture, deux dans les fontes de sa selle, de plus un poignard.

— Oh ! oh ! vingt-quatre coups de feu.

— Tout autant, répondit dona Mercedes avec un doux sourire, et grâce à la prévoyance de mon mari, je sais me servir de ces armes, dont j'ai depuis longtemps l'habitude.

— Alors nous sommes non pas trois, mais quatre, dit gaiement le contrebandier.

— Mais oui, fit la jeune femme sur le même ton.

— Mon serviteur et moi, reprit don Luis, sans compter les armes blanches, nous avons chacun vingt-six coups de feu à tirer sans avoir besoin de recharger.

— Sangre de Cristo ! voilà qui change singulièrement la question ! s'écria le contrebandier ; cela nous fait un total de quatre-vingt-neuf coups de feu à tirer sans recharger ; c'est un armement formidable, je me fais fort de passer à travers une armée avec cela !

— Donc, bataille ! s'écria gaiement la jeune femme.

— Bataille, répétèrent les trois hommes.

— Pardon, Seigneurie, ajouta Cuchillo respectueusement, nous ne sommes pas quatre, mais cinq.

— Que veux-tu dire, gargon ? lui demanda don Luis d'un ton de bonne humeur, car l'énumération de ses forces et la résolution de dona Mercedes lui avaient rendu toute sa gaieté.

— Votre Seigneurie oublie notre brave Diamant, qui à lui seul vaut quatre hommes.

— C'est vrai, dit don Luis en riant, vous le verrez à l'œuvre, Aramburi, il est admirablement dressé et possède une force et un courage de lion.

— Je m'en doute, Seigneurie, je n'ai jamais vu un aussi bel animal ; les chiens de mon pays, accoutumés à combattre l'ours dans les Pyrénées, et dont la réputation est universelle, ne sauraient lui être comparés : il ressemble à ces énormes chiens du mont Saint-Bernard, qui vont sauver les malheureux enfouis dans les neiges.

— Vous ne vous trompez pas, Aramburi, Diamant appartient effectivement à cette race précieuse ; sa mère était une

chienne du mont Saint-Bernard ; il est doué d'une intelligence extraordinaire, presque humaine, d'une fidélité à toute épreuve et aussi doux dans les circonstances ordinaires, et terrible dans le combat : voyez comme il nous regarde, ne dirait-on pas qu'il comprend quo nous parlons de lui ?

— C'est vrai ! c'est un noble animal, on n'apprécie pas assez le dévouement de ce fidèle et humble ami de l'homme que rien ne lasso et ne rebute ; combien d'individus que je connais ne valent pas le plus laid roquet.

— C'est vrai, l'homme est ingrat envers cet ami de toutes les heures et, qui, servant sans intérêt, reste fidèle et dévoué dans la mauvaise fortune comme dans la bonne.

— Oui, dit Aramburi en riant ; cela me rappelle, Seigneurio, un de mes compagnons qui poussait l'amour des chiens jusqu'aux plus extrêmes limites, il n'en avait jamais moins de sept ou huit ; ils le suivaient partout ; le plus clair de ce qu'il gagnait servait à les nourrir ; un jour un de nos camarades, avare, égoïste et assez mauvais garçon, lui demanda pourquoi il avait tant de chiens, et à quoi ils lui servaient ; ils me consolent des hommes, répondit-il, en le regardant avec dédain.

— Il avait pardieu raison ! s'écria gaiement don Luis.

On rit beaucoup de cette histoire, et le voyage se continua ainsi sans préoccupations tristes.

Cependant tout en causant on cheminait ; depuis plus d'une heure déjà, les chevaux gravissaient une pente assez raide et qui s'escarpait de plus en plus.

Les voyageurs, toujours enfouis sous un dôme de verdure, ne s'apercevaient pas de la route qu'ils suivaient et dont ils ne pouvaient, à cause de ses fréquents détours, remarquer les accidents ; soudain les voyageurs quittèrent le couvert et se trouvèrent sur un terrain comparativement déboisé, semé de cailloux et de quartiers de roches, au milieu duquel la route serpentait en faisant d'innombrables méandres ; après une heure de marche, les voyageurs atteignirent l'orée d'une forêt de cèdres gigantesques.

— Arrêtons-nous ici pour laisser souffler nos chevaux, dit le contrebandier ; du point que nous atteints nous ne redoutons plus une surprise ; quels que soient nos ennemis, nous les verrons venir de loin.

Les voyageurs se retournèrent et ne purent retenir un cri d'admiration au spectacle magnifique qui s'offrit soudain à leurs regards.

Ils avaient atteint un large plateau, élevé de plus de six cents mètres au-dessus du niveau de la vallée ; de là ils découvraient un horizon immensa et un paysage des plus pittoresques et des plus accidentés.

Ils distinguaient plusieurs villages, entre autres Arabichi que l'on devinait bien plutôt qu'on le pouvait voir, enfoui qu'il était au milieu des nopals.

Bien loin, sur la gauche, on apercevait sur une route sinuée un tourbillon de poussière qui, frappé obliquement par les rayons du soleil, se teintait par instant de toutes les nuances du prisme, et semblait, à cause de son éloignement, se rapprocher, d'une manière à peine appréciable, du Cerro de Bochinaba, vers lequel il se dirigeait évidemment.

— Voilà nos gens, dit Aramburi, en étendant le bras vers le tourbillon de poussière.

— Croyez-vous ? demanda don Luis.

— J'en suis certain, si nous avions une bonne lorgnette, il nous serait facile de les apercevoir.

— Qu'à cela ne tienne ; dit don Luis en lui présentant une longue-vue, qu'il portait accrochée à sa ceinture, en voici une.

Le contrebandier la mit au point, et regarda ; c'était une excellente longue-vue de marine ; don Luis en portait deux avec lui, une de jour et une de nuit.

— Eh bien, dit-il, après un instant, voyez-vous quelque chose ?

— Je le crois bien, s'écria le contrebandier, avec cette lunette, on dirait qu'ils sont tout près ; je viens de les compter, ils sont beaucoup.

— Ah ! dit don Luis, combien sont-ils donc ?

— Ils sont vingt-six et viennent de Todos Santos, je ne m'étais pas trompé ; mais leurs chevaux qu'ils ont ou la maladresse de ne pas ménager sont à demi fourbus ; ils ne pourront ainsi montés, s'engager dans la montagne ; il leur faudra relayer ; ils doivent être furieux ; Miguel Carnero fera bien de se méfier d'eux, ils pourraient lui faire un mauvais parti ; nous n'avons plus à nous presser, nous ne les verrons pas avant demain.

— Humph ! pensez-vous ?

— Ils n'oseront jamais se hasarder la nuit dans la montagne, ils joueraient trop gros jeu ; oh ! oh ! s'écria-t-il tout à coup avec surprise, qu'est-ce que cela signifie ?

— Quoi donc ? demanda don Luis.

— Deux cavaliers galopent en avant, l'un deux est don Manuel Belgrano.

— Don Manuel Belgrano ?

— Oui.

— Est-ce que vous le connaissez ?

— Carai ! si je le connais, c'est l'Alcade Mayor de Chihuahua :

— Humph ! ceci est grave ; murmura don Luis !

Il prit la longue-vue et à son tour il examina les cavaliers pendant quelques instants, puis il rendit la longue-vue au contrebandier.

— Tout m'est expliqué maintenant, dit-il en fronçant le sourcil, l'homme qui commande cette troupe et galope auprès de celui que vous nommez don Manuel Belgrano, est l'âme damnée du général de Tordesillas que j'ai blessé dans un duel.

— Malheureusement il n'est pas mort !

— Il paraît ; je croyais pourtant bien l'avoir tué, mais ce n'est que partie remise, cet homme dont je vous parle, celui qui commande les alguazils, est un misérable, un espion, un Prussien voleur et assassin, que le général a fait son exécuteur des hautes œuvres. Il a sans doute rencontré don Manuel Belgrano à Todos Santos ; sachant que je me dirige vers le Chihuahua, les deux gouverneurs se seront entendu pour m'arrêter, et l'Alcade Mayor sera venu de Chihuahua à Todos Santos attendre les alguazils au passage.

— Oui, en effet, cela doit être ainsi, afin de vous arrêter dès que vous mettrez le pied sur le territoire de Chihuahua ? ce serait parfaitement imaginé.

— Oui, mais ils ne me tiennent pas encore ?

— Et j'espère qu'ils ne vous tiendront pas, carai, Seigneurio ! maintenant que nous sommes prévenus.

— Mais que faire ?

— Oh ! ce n'est pas difficile ; si nous n'avions à redouter que les alguazils, je dirais même c'est très facile.

— Que nous importent les fauves ou les bandits ? n'avons-nous pas résolu de nous ouvrir un passage ou de mourir ?

— C'est juste, Seigneurie, je ne sais où j'ai la tête.

— Quel est votre projet ?

— Celui-ci, Seigneurie : trois routes nous sont ouvertes, que

nous pouvons suivre à travers la sierra, par des chemins où jamais les alguazils n'oseraient s'engager.

— Quels sont ces trois routes ?

— Entrer soit dans l'État de Durango, soit dans celui de Cinaloa, soit au contraire en tournant à gauche, franchir la frontière et entrer dans l'Arizona.

— Vous connaissez bien ces chemins ?

— Comme si je les avais faits ; je les parcours depuis dix ans.

— Tournons vers l'Arizona : de l'autre côté de la frontière, nous serons dans les États-Unis et nous n'avons plus rien à redouter ; d'ailleurs j'ai des amis, de ce côté, que je tiens à voir le plus tôt possible.

— Vous avez raison, Seigneurie, de choisir l'Arizona, nous n'aurons pas besoin de quitter la sierra, et il nous sera facile de dissimuler nos traces.

— Combien de temps vous faudra-t-il pour atteindre la frontière ?

— Deux jours au moins, trois jours au plus.

— Ceci change les conditions de notre traité, mon cher Aramburi ?

— Que cela ne vous inquiète pas, Seigneurie, nous réglerons nos comptes lorsque vous serez en sûreté.

— Bon ! soyez tranquille, vous n'aurez pas à vous plaindre.

— Carai ! je le sais, Seigneurie, dit-il en riant.

Les deux hommes se serrèrent la main et tout fut dit, ils s'étaient compris.

— Voilà nos gaillards qui se rapprochent d'Arabiochi, il nous reste encore quatre heures de jour, il faut en profiter, Seigneurie, pour faire perdre nos traces.

— Partons, je ne demande pas mieux.

— Alors en route.

On remonta à cheval et on repartit, les animaux avaient été ménagés, de sorte qu'ils étaient encore pleins de vigueur.

On s'engagea dans la forêt de cèdres, mais bientôt Aramburi quitta la sente que jusque-là les voyageurs avaient suivie, il en prit une autre coupant la première presque à angle droit, et ils continuèrent à monter, mais en biaisant d'une façon presque insensible en se dirigeant sur la gauche.

— Je vais vous conduire à une de mes stations habituelles, dit gaiement le contrebandier, et demain quand nous reprendrons notre route, si les alguazils retrouvent nos traces, il faudra qu'ils se soient fait accompagner par un de mes compagnons.

— Le croyez-vous possible ? demanda don Luis.

— Tout est possible malheureusement Seigneurie ; nous n'aurions pas le droit d'en vouloir à ce guide, car il n'aurait fait qu'obéir aux ordres de la justice ; mais j'espère qu'ils ne s'aviseront pas de prendre cette précaution quoique don Manuel Belgrano soit bien fin.

— Et ce misérable Prussien Peters Batt est cousu d'astuce ; j'ai vu peu d'hommes aussi pervers.

— Cela tient à la race, Seigneurie ; j'ai connu plusieurs Prussiens faisant partie de la légion étrangère au service de la France, lors de la guerre, il y a six ans ; tous ces Prussiens étaient d'ignobles gredins, voleurs, pillards, espions, féroces, tuant pour le plaisir de tuer, ne respectant ni l'âge ni le sexe ; j'en ai abattu plusieurs sans le moindre regret avec cette excellente carabine, que m'a donnée un brave garçon de chasseurs à pied français auquel j'ai été assez heureux pour sauver la vie ; c'était la carabine de son camarade, tué à ses côtés dans les "cumbres" et dont il n'a-

vait pas voulu abandonner l'arme à nos soldats ; regardez, Seigneurie, il a gravé quelque chose sur la crosse.

Et il tendit la carabine à don Luis, celui-ci la prit et lut :

« A Carlos Aramburi, le brave cœur, l'ennemi auquel il a généreusement sauvé la vie, et qui est devenu son ami pour toujours, 17 mai 1865.

« Jean-Baptiste Lizet, caporal à la 2<sup>e</sup> compagnie du 8<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied. »

— Comment, vous lisez le français, Seigneurie ? s'écria le contrebandier.

— Certes, répondit en riant le jeune homme, et même je le parle très bien, j'ai été élevé en France, à Paris.

— Oh ! alors, Seigneurie, si vous vouliez vous pourriez me faire un grand plaisir.

— Parlez, que désirez vous ?

— Je voudrais vous prier de me dire ce que signifie ce que le soldat a gravé sur la crosse de la carabine et que vous avez lu si couramment.

— Je ne demande pas mieux ; vous l'ignorez donc ?

— Oui, Seigneurie, et cela me chagrine.

— Le soldat ne vous l'a pas expliqué ?

— Non, vous savez les soldats français aiment à gouailler, ils rient toujours ; quand je lui ai demandé de m'expliquer ce qu'il avait gravé, il m'a fait un pied de nez en riant, et il m'a dit : tu serais trop content, compère, c'est vilain d'être curieux comme cela ; lorsque tu rencontreras quelqu'un sachant le français tu lui diras de te le traduire ; il n'a pas voulu en démordre ; j'ai lu mon nom, quant au reste il m'a été impossible de le comprendre.

— Eh bien, mon ami, répondit don Luis, soyez enfin satisfait, voici ce que le soldat français a gravé sur la crosse de l'arme qu'il vous a donnée et qui, en effet, est excellente.

Et il lui traduisit mot pour mot ce que le soldat avait écrit.

Le contrebandier écouta avec la plus profonde attention.

— Il y a cela ? demanda-t-il avec émotion, lorsque don Luis se tut.

— Mot pour mot, répondit-il.

— Allons ! murmura le contrebandier en passant le dos de sa main sur ses yeux humides, on dira ce que l'on voudra, les Français rient et gouaillent, mais ce sont de braves cœurs ! la carabine que celui-là m'a donnée m'était précieuse, déjà, mais maintenant je ne la quitterai qu'avec la vie.

Un peu avant six heures du soir les voyageurs s'arrêtèrent sur une espèce de plateau, à l'entrée d'une caverno naturelle parfaitement dissimulé au dehors ; depuis plus d'une lieue les chevaux marchaient sur de larges roches plates, lit d'un torrent desséché, où leurs pas ne laissaient aucune traces.

Les voyageurs pénétrèrent dans l'intérieur assez vaste de la caverno ou ils trouvèrent différents objets de première nécessité, une table boiteuse, quelques tabourets, deux ou trois chaudrons et marmites et un amas considérable de feuilles sèches recouvert de fourrures, un daim était accroché à un piquet planté dans l'interstice de deux roches, un coffre fermé à clef, quelques couvertures et c'était tout.

C'était le ménage du contrebandier ; cette caverno lui servait d'habitation.

Dans un compartiment séparé, on installa un lit pour dona Mercedes, dans un autre assez éloigné les chevaux furent parqués, après avoir été convenablement bouchonnés, on leur fit la litière, ils eurent leur provende, et cela fait on s'occupa du souper.

La nuit fut tranquille, aucune alerte ne troubla le repos des voyageurs.

Au point du jour, Aramburi éveilla tout le monde.

-- Il faut partir, dit-il.

Chacun se leva, dix minutes plus tard les voyageurs étaient en route.

(A SUIVRE.)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

## LE TESTAMENT SANGlant

### PROLOGUE

Après avoir rempli les formalités d'usage, il monta un escalier fort roide qui le conduisit à un grand corridor, sur lequel ouvraient des chambres d'une dimension fort mesquine, blanchies à la chaux et réservées pour les prisonniers de distinction. C'est dans une de ces cellules, garnie à la hâte de quelques meubles, qu'on avait logé M. de Varni. Là, M. Ermel eut encore une surprise : il croyait le trouver fort en colère, il le trouva presque de bonne humeur, et disposé à prendre sa mésaventure en plaisanterie.

C'est que le vicomte Charles de Varni était, à vrai dire, un homme bizarre : tout à la fois sentimental et léger, passionné et rieur, enthousiaste et sceptique, la mobilité de ses impressions le sauvait de leur vivacité. On eût dit que son existence était une histoire qu'il se racontait à lui-même, et où il eût voulu jeter sans cesse ce qui dominait dans sa personne, l'imprévu.

Benjamin Constant avait contracté, dans sa liaison avec madame de Charrière, une insurmontable aversion pour les maximes communes : « Charles de Varni, exagérant encore cette antipathie, s'était imposé la loi de faire, en toutes circonstances, le contraire de ce qu'eût fait à sa place un homme commun. Ne se ressembler jamais, tels étaient le défaut et le charme de son caractère, qui paraissait si désintéressé dans sa propre cause qu'il désarmait le blâme en le prévenant.

Sa tête vive, son imagination romanesque l'entraînait souvent à faire des sottises, dont il se dédommageait en les racontant, et la grâce qu'il mettait à les avouer atténuait pour lui le chagrin de les avoir. Tout contribuait à le rendre tel que nous essayons de le peindre.

La mort violente de son père, les souvenirs tragiques qui avaient plané sur son berceau, l'avaient détourné des voies ordinaires, en jetant au seuil de son enfance une sombre et vague légende de deuil.

Élevé à Paris, à une époque de tentatives enthousiastes, bientôt suivies d'avortements et de mécomptes, cette éducation à la fois forte et si fragile, soulevant tout et ne s'appuyant sur rien, l'avait disposé à tout comprendre sans rien appliquer, à tout rêver sans rien croire. Enfin ses voyages, en déplaçant presque chaque année le centre de ses affections et de ses idées, en rompant ses habitudes à mesure qu'il les formait, étaient devenus les complices de cette mobilité d'esprit et de cœur.

Pour accepter le sérieux de la vie, l'homme a besoin d'être sédentaire. Bien qu'il y ait en nous un principe de curiosité et d'inconstance qui nous pousse vers l'inconnu, Dieu, pour neutraliser ce que ce principe aurait de dissolvant, a voulu qu'il s'éta-

blit une sorte d'affinité entre les lieux que nous habitons, les devoirs qui nous entourent, et les sentiments qui nous animent : mystérieux faisceau dont notre cœur est le lien !... Il a voulu que les arbres de nos jardins, les murs croûvés de nos enclos, les fleurs sauvages qui étoient nos prairies, le changement périodique des saisons, les bandes d'oiseaux passant, par un soir d'automne, dans un ciel grisâtre, réveillassent dans les replis les plus cachés de notre âme tout un monde de souvenirs et de pensées : chaîne frêle et puissante qui unit aux années enfuies les années qui viennent, et les générations éteintes ! Divines émotions du retour au pays natal ! douce revue des mêmes visages ! fumée lointaine du toit paternel ! cris joyeux de l'enfant qui grandit pendant que nous vieillissons ! mélancolique aspect du cimetière où nous attendent ceux que nous avons aimés ! vous seuls êtes dignes d'occuper le cœur de l'homme : chercher ailleurs est folie !

Ainsi, par sa famille et son éducation, par son caractère et ses habitudes, Charles de Varni, également privé de ce qui donne à l'existence un but positif, avait dû devenir ce qu'il était : un rêveur, un dilettante, moitié bohémien, moitié grand seigneur, susceptible d'exaltations passagères plutôt que de sentiments profonds ; pronant la vie comme une série d'épisodes et non comme une suite de devoirs ; confondant son imagination avec son cœur ; dupe des autres quelquefois, souvent de lui-même, et destiné, quelles que fussent les joies ou les amertumes de sa vie, à n'être jamais ni malheureux tout à fait, ni entièrement heureux.

Organisé en artiste, Charles, comme tous les membres de cette bizarre tribu, avait un fond de vanité d'autant plus réel qu'il mettait plus d'esprit à le cacher : aussi, nul peut-être ne ressentait plus vivement que lui la crainte du ridicule. En outre, habitué à prendre les caprices de sa rêverie pour des faces de la réalité, il s'était dit qu'il ne se marierait jamais, à moins de pouvoir faire de son mariage un chapitre de roman.

Qu'on juge maintenant si M. d'Arrioules avait bien choisi ses armes et bien deviné les points vulnérables ! qu'on juge ce qu'avait dû être, pour ce jeune homme isolé, pour cet esprit romanesque, l'apparition de cette belle Esther, déguisée en marquise, veuve d'un vieillard morose et se laissant peu à peu entraîner sur les pentes fleuries d'un amour partagé ! qu'on juge enfin ce qu'allaient être pour Charles de Varni les résultats de cette horrible trame, si M. d'Arrioules parvenait à l'accomplissement de ses desseins !

M. de Varni, en apercevant maître Calixte Ermel, se jeta à son cou et l'embrassa à plusieurs reprises, avec une effusion toute filiale :

— Mon vieil ami ! lui dit-il d'une voix émue ; mon tuteur ! mon second père !

Et en prononçant ce dernier mot, des larmes tremblèrent au bord de sa paupière et attendrissent le son de sa voix ; puis il reprit gaiement, en montrant au notaire sa petite chambre, blanche et nue :

— Eh bien ! mon ami ! que dites-vous du logement que me donne mon ingrate patrie ?

— Croyez bien, monsieur le vicomte, que je suis désolé... répondit le notaire un peu embarrassé : mais comment donc cette méprise a-t-elle eu lieu ?...

— Oh ! je vais vous le dire ; peut-être en avez-vous ouï parler, mais j'ai besoin de le raconter, pour y croire ; d'ailleurs je suis comme M. de Pourceaugnac : « piglia lo sù, signor monsù ! » Apprenez donc qu'hier, en sortant du bateau à vapeur, je me trouve nez à nez avec un homme d'assez bonne mine qui me pro-

poso de me conduiro où bon me semblera : « M. Calixte Ermel ? » demandai-je.

— « Le notaire ! s'écrie mon homme sans me laisser achever ma phrase ; je vais vous mener chez lui. »

Là-dessus, il s'empare de moi, de mon petit bagage, et nous nous mettons en marche. À peine avons-nous fait cent pas, savez-vous ce qu'il me propose ? de me faire voir les monuments de la ville... Je lui réponds que je suis pressé, que mon respect pour les notaires ne va pas jusqu'à les regarder comme des monuments, que c'est chez M. Ermel que je veux aller, et non ailleurs ; mon guide ne souffle mot et nous marchons ; il me conduit devant une grande maison, ornée d'un factionnaire et d'une guérite ; moi, distrait comme Gringoire, je ne remarque pas ce détail, et nous voilà dans une espèce de salle fort laide ; mon cicerone chuchote quelques mots à l'oreille d'un gros monsieur qui se trouvait là, dépose mes paquets et s'éclipse.

Le gros monsieur... oh ! une tête magnifique !... le monsieur, dis-je, me débite une phrase assez longue sur les perturbateurs du repos public, sur l'Espagne, la France, l'impuissance des factions... bref, un premier-Paris ministériel qu'il devait avoir lu le matin. Je le regarde avec sang-froid, attendant patiemment que la mystification finisse...

Hélas ! c'est ici qu'éclate le guet-apens ! l'orateur termine sa période en me demandant mon passe-port... Rien de plus juste : je cherche dans ma poche, plus de porte-feuille ! l'homme du bateau n'était qu'un adroit filou, et moi, j'étais floué comme un sot ! Oui, mon ami, un joli portefeuille, qui renfermait, outre mon passe-port, deux billets de banque et un portrait !... Ah ! voilà ce que je regrette le plus, le portrait d'une femme adorable et adorée, la divine marquise Ottavia !...

— Petite perte, murmura le notaire entre ses dents.

— Vous comprenez qu'une fois mon passe-port passé à l'état de dividende antichipé, ma déroute a été complète ; le gros monsieur... Comment s'appelle-t-il, mon ami ?

— M. Denis Beaucanteuil, répondit machinalement M. Ermel.

— Très-bien. M. Denis Beaucanteuil a pris un air paternel, et, après une seconde homélie, digne sœur de la première, il m'a annoncé très-poliment que, vu la gravité des circonstances, et ne pouvant s'assurer de la vérité, il se voyait forcé de s'assurer de ma personne... pitoyable jeu de mots !... Est-ce que vos fonctionnaires publics n'en font pas, en général, de meilleurs ?

— Rarement, répliqua le notaire, qui avait écouté tout ce récit d'un air consterné.

— Je crie, je m'enporte, je me nomme, je vous nomme, j'affirme très-haut que M. Ermel ne laissera pas les choses se passer de cette façon. « M. Ermel ! » me répond mon persécuteur, il a mon estime ; mais il n'est que suspect en pareilles matières... »

— Hélas ! il a dit vrai.

— En un mot, je me trouve, en dix minutes, livré, accusé, jugé, condamné et exécuté ; par exemple, il faut rendre cette justice à M. Beaucanteuil : une fois bien décidé à me jeter au Spielberg, il n'est sorti de politesse qu'il ne m'ait faites ; impossible d'incarner un homme avec plus de grâce ! Ensuite, je dois l'avouer, la chose ne manquait pas de pittoresque ; l'imprévu de la situation, les torches allumées pour me faire voir mon chemin, votre palais des papes m'apparaissant comme un sombre géant, et m'absorbant dans une de ses bouches de fer et de pierre ; la lune qui se levait en ce moment ; mon installation nocturne ; puis

cette petite fenêtre d'où ma vue domine ce beau paysage... tout cela a de la couleur, du caractère, deux choses bien rares aujourd'hui !

Mais puisque je retrouve un ami si fidèle,  
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

En simple prose, que signifie cette rigueur insolite ? et quand sortirai-je d'ici ?

— Mon Dieu ! monsieur le vicomte, je ne sais que vous répondre ; il paraît que nos autorités ont reçus des ordres très précis au sujet des voyageurs plus ou moins suspects, parce que la nouvelle crise espagnole, l'évasion de M. le comte de Montemolia...

— Comment ! dit M. de Varni, on m'a pris pour un Espagnol ! voyez le guignon ! en Catalogne, il y a dix ans, j'ai failli être fusillé comme Français !

— Malheureusement, poursuit M. Ermel, vous ne connaissez ici que moi ; et, bien que je vous sois dévoué corps et âme, je ne puis, en cette occasion, vous être d'aucun secours ; je ne suis qu'un pauvre « carliste, » comme ils m'appellent, et plus je paraîtrais attacher de prix à vous faire mettre en liberté, plus ils croiraient nécessaire de vous retenir sous les verrous !

— C'est donc sérieux ! alors, c'est plus drôle ! s'écria M. de Varni. Savez-vous, mon cher Ermel, que Denis de Syracuse était un agneau en comparaison de votre Denis de Beaucanteuil ? Étranges vicissitudes des choses humaines ! avoir impunément couru le monde entier, avoir exploré l'Italie sans être arrêté, l'Afrique sans être rôti, la Russie sans être gelé, la Turquie sans être empalé, la Grèce sans être volé, l'Inde sans être mangé ; le tout, pour venir échouer à Avignon, entre un commissionnaire et un adjoint, devant un buste de Louis-Philippe et un exemplaire de la charte !

Mais laissons là les tirades philologiques ; il faut bien, mon ami, que je vous dise pourquoi j'ai manqué à la promesse que je vous avais faite de ne pas revenir dans ce pays-ci avant d'avoir été rappelé par vous. J'étais si pressé de vous voir ! je venais vous parler... vous demander... vous annoncer...

— Oh ! monsieur le vicomte ; interrompit le notaire, je vous conjure de ne rien me dire de ce qui vous amenait ici, tant que vous êtes en prison : ce serait de mauvais augure, et ne nous servirait à rien. Quand nos prudents administrateurs auront reconnu leur méprise, et que je pourrai enfin avoir l'honneur de vous recevoir chez moi, alors je serai prêt à vous entendre, et tout à votre service.

— Mais quand arrivera cet heureux moment ? car je déclare que la plaisanterie, qui est bonne, se gâtera si elle se prolonge !...

— Vous avez probablement laissé quelqu'un de connaissance dans le pays d'où vous venez ?

— Sans doute ! à Interlaken !... mon excellent ami d'Arrioules, et sa sœur, l'adorable femme quo...

— Fort bien, interrompit encore M. Ermel ; écrivez donc à cet ami, dont la réponse prouvera votre identité...

— Il faudra donc attendre cette réponse ! Que de jours perdus ! reprit M. de Varni en soupirant ; quel ennui, surtout pour un homme amoureux, et comment occuper les longues heures que je vais avoir à passer ici ?

— Monsieur le vicomte, si vous me le permettez, je viendrai vous voir souvent...

— Oh ! j'y compte bien, répondit Charles en prenant les mains de M. Ermel avec une émotion affectueuse ; mais vous avez vos affaires, et je ne veux pas que vous les négligiez pour moi. D'ailleurs, mon ami, avouer qu'on s'ennuie tout seul, c'est avouer



qu'on est ennuyeux pour soi, et c'est d'un mauvais exemple ! Je ferai donc de mon mieux...

Quelle belle vue l'on a d'ici ! poursuivit-il après un moment de silence, et quel dommage de ne pouvoir l'apprécier que derrière les barreaux d'une fenêtre de prison !...

Rien de plus beau, en effet, que le paysage qu'on découvre de cette petite fenêtre ogivale où se tenait en ce moment Charles de Varni : l'œil, en dépassant la pittoresque enceinte de la ville échelonnée au-dessous du rocher "des Doms," apercevait, au levant, la colossale silhouette du Vontoux, aux flancs duquel se dissimulaient les charmantes montagnes de Vaqueyras, offrant, par leurs vives arêtes et leurs bizarres dentelures, l'image d'une mâchoire de requin, auprès du squelette gigantesque d'une baleine échouée.

Au-dessous, les rives et les îles du Rhône, avec leur végétation luxuriante, déjà nuancée des mille teintes de l'automne, formaient un large feston entre la base des collines et les eaux rapides du fleuve.

Plus près, la tour et le fort de Villeneuve, les belles ruines du pont Saint-Bénézet se détachaient sur les masses confuses des maisons, des rochers et des bouquets d'arbres ; les deux bras du Rhône, s'ouvrant comme pour une immense étreinte, s'arrondissaient autour de la Bartéleasse, la plus fertile et la plus riche de ses îles, quadrillée de haies et de mûriers, et penchant au bord des eaux, ainsi qu'une corbeille trop pleine, les têtes frémissantes de ses peupliers.

Au couchant, les montagnes du Languedoc et de la Provence contrastaient, par leurs tons chauds, avec la fraîcheur des premiers plans ; et les lointains, baignés dans cette brume lumineuse particulière aux belles journées du Midi, semblaient prolonger l'horizon plutôt qu'ils ne le bornaient. Tout cela était animé, splendide, transparent, riche de couleur, éblouissant de soleil.

— Oui, cette vue est bien belle ! répéta M. de Varni avec un sourire mélancolique ; mais il faudrait être comme l'hirondelle en liberté, et non comme l'oiseau en cage : la loge gêne le spectacle... Puis il reprit : Voyons, mon ami, ne nous laissons passer ces jours d'attente ; avez-vous des cigares "possibles ?"

— Je n'en sais rien, répondit M. Ermel, qui en était encore à la tabatière.

— Je vous prie de m'en procurer quelques-uns : je voudrais ensuite avoir un piano... ceci ne m'inquiète pas, il y en a partout ; puis deux ou trois partitions : "la Semiramide, Guillaume Tell, Don Juan..." ensuite, quelques livres, y a-t-il, à Avignon, des cabinets littéraires ?

— Certainement ; vous savez, monsieur le vicomte, que les cabinets littéraires ont remplacé les bibliothèques.

— Eh bien ! veuillez demander pour moi quelques bons livres... "Madelaine, Colomba, la Mare au Diable, le Spectacle dans un fauteuil."

— Dans une heure, monsieur le vicomte, toutes vos commissions seront faites.

— Merci mille fois, mon ami ! Moi, pendant ce temps, je vais écrire à Simon d'Arrioules, afin qu'il s'efforce de trouver que j'existe et que je m'appelle par mon nom... si toutefois je puis y parvenir ; car on est sûr de rien dans ce diable de pays !

Maître Calixte Ermel sortit, et s'acquitta en conscience des commissions de M. de Varni, hormis de celle du cabinet littéraire ; il avait son plan.

Il revint quelques heures après.

— Voici, dit-il à Charles, des cigares excellents, c'est-à-dire

de contrebande ; ce soir, vous aurez un piano et les partitions demandées ; quant aux livres, impossible d'en avoir un seul de ceux que vous désirez.

— On ne les avait pas ?

— On les a tous ; mais les bons romans sont toujours en lecture.

— Et que vous a-t-on offert ?

— Oh ! des pauvretés ! "la Fille du brigand, les Orphelins de la forêt, les Chevaliers de l'Aigle noir, le Sauvage de la montagne..."

— Connais pas, répondit Charles de l'air d'une duchesse à qui l'on parle d'une femme de finance ; ainsi donc je n'aurai rien à lire !...

C'est le moment que le notaire attendait.

— Vous allez me trouver bien hardi, reprit-il comme frappé d'une idée subite ; mais, si vous le voulez, si je ne crains d'abuser de votre patience, peut-être pourrais-je suppléer...

— Comment cela ?

— Oui faute de mieux, je crois bien que je pourrais trouver, dans mes vieux papiers, quelques épisodes qui, un peu arrangés et surtout écoutés avec bienveillance...

— Vous, mon ami.

— C'est vous étonne, monsieur le vicomte ! un pauvre garde-notes, voué à la littérature du papier timbré, vous proposer d'être, pendant quelques jours, votre romancier ordinaire ! Et cependant, si vous voulez bien y réfléchir, qui, mieux que le notaire, est en mesure de recueillir ces documents cachés, nécessaires à l'observateur, et d'après lesquels il bâtit ces histoires vraies comme le roman, ou ces romans invraisemblables comme l'histoire ?

Le notaire ! c'est le valet de chambre du cœur humain, il le voit en déshabillé, se dépouillant pièce à pièce de ses vêtements façonnés par l'orgueil, et étalant au-dessous la lèpre hideuse ou la plaie vive ! Aujourd'hui que la religion n'occupe plus, hélas ! que la seconde place, aujourd'hui que le chiffre tue l'idée, le notaire a succédé au prêtre : il est le confesseur du coffre-fort, cette conscience moderne.

— Point de feinte pour lui, point d'illusion, point de mensonge ! Il sait ce que les pâles sourires de cette jeune épouse cachent de déceptions et de larmes, ce que déguisent d'impudence et de joie les pleurs hypocrites de ces héritiers. Tous les ressorts qui font mouvoir le monde viennent aboutir dans nos études ; nous seuls connaissons le premier acte de bien des tragédies dont vous ne voyez que le dénouement ; nous seuls pourrions expliquer bien des énigmes dont vous cherchez vainement le mot ; nous possédons deux clefs mystérieuses qui nous ouvrent l'avenir et le passé : les contrats et les testaments !

Dans nos mornes cartons qui semblent ne renfermer que vieilleries et poussière, l'œil épouvanté trouverait de quoi brouiller des amis, diviser des familles, séparer des époux, ruiner des riches, déshonorer des honnêtes gens ! Croyez-vous que l'homme qui tient tous ces fils, qui garde tous ces secrets, qui assiste à tous ces drames, qui veille sur tous ces dépôts, qui se penche sur tous ces abîmes ; l'homme qui connaît tous les revers de toutes ces médailles à face humaine, et qui parfois pourrait, avec une syllabe, si la disait, avec une signature, s'il la montrait, bouleverser toute une province ; croyez-vous que cet homme soit incapable de retrouver, dans la nuit des années éteintes, quelques récits dignes d'être écoutés ?...

Ah ! monsieur le vicomte ! un notaire qui aurait le talent d'écrire pourrait être le romancier le plus émouvant, le moraliste



le plus profond, l'historien le plus vrai de notre temps, car nul mieux que lui n'apprendrait à mépriser les hommes, et à redire : Dieu seul est grand !

Le notaire, en prononçant ces paroles, s'était animé peu à peu, sa taille s'était redressée, son visage avait pris une expression toute nouvelle.

— Vraiment ! s'exclama Charles stupéfait, moi qui me vante d'aimer l'imprévu, je suis servi de mon goût depuis quelques heures ! Commissionnaires, adjoints, prison, tout s'en mêle ! il ne manquait plus...

— Que de trouver un notaire dont les mémoires sont des romans, interrompit M. Ermel en souriant. Eh bien ! monsieur le vicomte, consentez-vous à écouter les Mémoires du notaire ? il se recommande à votre indulgence.

— Si j'y consens !... c'est-à-dire que j'en mourrai d'envie ! et je vous prie de ne pas me faire trop attendre !

— À demain donc ! dit M. Ermel en s'inclinant comme pour sortir.

— Je vous recommande encore un service, reprit M. de Varni. Voici la lettre que j'ai écrite à Simon d'Arrioules ; en voici une autre pour sa charmante sœur... pour ma chère Otavia !... Soyez assez bon pour jeter ces deux lettres à la poste !

— J'y cours, répliqua M. Ermel en prenant son chapeau, et je vous promets de les y jeter moi-même... la semaine prochaine, ajouta-t-il tout bas en fermant la porte.

Le notaire employa toute sa soirée à mettre en ordre des papiers de diverses dates, auxquels il entremêla des lettres, des fragments, des feuilles détachées qui paraissaient contenir des souvenirs personnels ou des souvenirs de famille. Il travailla toute la nuit à lier entre elles toutes ces pièces éparses et à en former une espèce d'ensemble. Le lendemain, dans la matinée, il se rendit auprès de M. de Varni, et voici ce qu'il lui lut.

## PREMIERE PARTIE.

### I

#### LE REVENANT

Le 13 novembre 1755, un jeune homme d'une noble et belle figure, portant sous son manteau le petit uniforme d'officier de marine et la croix de Saint-Louis, suivait, à cheval, la grande route de Nîmes à Avignon. A voir l'air de souffrance répandu sur toute sa personne, son teint hâlé, la lassitude de son cheval, il était facile de comprendre qu'il revenait d'un long voyage où il avait probablement affronté bien des fatigues et des périls ; à voir l'éclat de son regard, l'animation de ses traits, je ne sais quels tressaillements subits qui l'agitaient de temps à autre comme des frissons de fièvre, on pouvait deviner qu'il approchait du terme de ce voyage, et qu'il y était attendu par une grande joie ou une grande douleur.

Au moment où il arriva sur le plateau qui domine la jolie ville de Villeneuve, et d'où l'on découvre Avignon dans toute la magnificence de ses monuments et de son paysage, il s'arrêta comme subjugué par une émotion invincible. A quelques pas de la route, s'élevait en ce lieu solitaire une élégante et poétique ruine qu'on appelle la " Belle Croix. "

Cette croix n'existe plus ; mais le piédestal, formé de quelques marches à demi brisées, existent encore, surmonté par un

arceau gothique de l'aspect le plus pittoresque, et dont l'ogive se détache admirablement sur l'azur de notre beau ciel.

Le voyageur descendit de cheval, et s'asseyant sur les marches de la " Belle Croix, " il plongea un avido regard sur l'horizon sublime qui se déroulait devant lui.

La soirée avançait, l'ombre gagnait déjà la plaine ; les rayons du soleil couchant, chassés peu à peu des bas-fonds et des vallées, s'accrochaient encore aux cimes, à peu près comme la vie, en se retirant du corps, jette encore une dernière lueur au front du mourant ; c'est l'heure où notre rocher et notre palais des papes, illuminés par ce rayon du soir et dessinant leur colossale silhouette sur le fond brumeux du mont Ventoux, offrent, de la façon la plus complète, leur caractère de grandiose et mélancolique beauté.

Mais pour le jeune homme que je viens de mettre en scène, on eût dit que tout s'absorbait en ce moment dans une pensée plus personnelle et plus vive ; car ses yeux cherchèrent, au milieu de cet amas de clochers, de toits et de tourelles, un point qu'ils semblèrent interroger avec une anxiété mystérieuse, et, d'une voix frémissante, il lança à travers l'espace ce nom qui parut sortir du plus profond de son cœur :

— Clotilde !

Quel que fût le sens contenu dans ce nom, quel que fût l'amour renfermé dans ce cri, l'inconnu attendit encore une demi-heure, et la nuit était tout à fait venue quand il se remit en marche. Il descendit alors la colline, dont les pentes pittoresques s'étagent en amphithéâtre sous leurs pâles massifs d'oliviers, laissa son cheval dans une auberge de Villeneuve, et longeant à pied le bord du Rhône, il chercha quelque temps le bac " à traîlle, " incommodé précurseur de ce fameux pont de bois à qui devait échoir la seule immortalité réelle en France, celle d'une chanson.

Arrivé sous les remparts d'Avignon, il regarda à droite et à gauche comme pour s'orienter ; puis, à la sombre clarté qui tombe des voûtes, il s'achemina vers un cabaret, situé à quelques pas du vieux pont Saint-Bénézet. Ce cabaret fort en vogue auprès des bateliers du Rhône et même des jeunes gens de la ville, était signalé à l'attention des passants par une jolie statue de la sainte Vierge, dans le style byzantin, et par une enseigne sur laquelle on pouvait lire, à travers les caprices d'une orthographe un peu paradoxale : " Au poisson frais du Rhône, Thibaut sert à boire et à manger. "

(A CONTINUER).

## INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

### " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois  
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
 Payable dans le cours des trois derniers mois :  
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75  
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>,

Boite 1366, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Ste. Thérèse